

Souvenir, Souvenirs...

La passion humaine du ski de fond

Par Éric Baetens



De la découverte du ski de fond par un jeune adolescent, à sa participation quarante ans plus tard à la Vasalopett, c'est l'aventure originale, guidée par la passion du sport, de la glisse, des rencontres, des paysages, qu'Éric Baetens nous raconte, avec l'émotion et la joie des souvenirs toujours présents.

Je suis tombé dans le ski de fond par hasard... Né à Roubaix au début des années soixante, rien ne me prédestinait à aimer ce sport... A l'âge de treize ans, j'ai eu l'opportunité de passer les vacances de Noël à Autrans via le CE de la Redoute (... à Roubaix, ça ne s'invente pas) ; c'était l'époque où les CE permettaient via les « colonies de vacances » aux enfants de la France entière de découvrir le ski... Probablement (déjà à l'époque...) faute d'enneigement suffisant, le séjour qui initialement était orienté ski alpin s'était transformé en découverte du ski de fond. Immédiatement je fus séduit... : il y avait un mélange de sport exigeant, au contact de la nature, avec de la technique et déjà toute l'alchimie du fartage, les odeurs, qui me plaisaient bien... et pour un enfant habitué à regarder passer devant sa porte les coureurs du Paris-Roubaix, il y avait quelques analogies, avec en plus quand même le plaisir de la glisse !

A partir de là j'ai cherché comment renouveler l'expérience, poussé mes parents qui n'avaient jamais skié à passer des vacances à Bessans, participé à des « camps d'ado » à la Pesse dans le Jura, j'ai même skié dans les Ardennes Belges ! J'ai dû acheter mon premier « ski de fond de France ⁽¹⁾ » (que je conserve précieusement comme tous les numéros aux couvertures vintage fluo !) en 1976. J'ai souvenir aussi de visites infructueuses dans les magasins de sport du Nord à la recherche de matériel un peu « pointu », où on me prenait un peu pour un extra-terrestre ! Je découpais dans l'Equipe les quelques articles consacrés aux épreuves nordiques des JO d'Innsbruck, m'imaginant à la place de Formo, le champion olympique du 50 km.

(1) Ancienne appellation de la revue « Présence Nordique »

En 81, mes études d'ingénieur m'ont conduit à Nancy. La Bresse, le col de la Schlucht n'étaient pas très loin et je pouvais enfin aller skier « hors vacances scolaires ». J'ai dû me procurer à cette période mes premiers skis (à farter !). J'ai encore l'image 40 ans après du passage sur « le marbre » du magasin afin de choisir la dureté des skis... et également de ma première combinaison (pas encore fluo, mais très seyante) achetée à la Bresse !

En 83 j'ai enfin pu participer à mes premières courses populaires : la Foulée Blanche, le marathon de Prénovel, la trace Vosgienne, le marathon des crêtes... Certaines ont disparu depuis. J'y allais avec un copain de promo, on ne faisait partie d'aucun club, alors pour le fartage par exemple, on était un peu autodidactes et on essayait tant bien que mal de se faire tuyauter « à la veillée » dans les centres (ancef !) où nous étions hébergés ! On devait avoir dans notre « malette » de l'époque des farts exotiques type « grüne », voire des « pseudo accélérateurs » dont j'ai oublié le nom... et évidemment on se « bourrait de pâtes » par peur de l'hypoglycémie éventuelle du lendemain ! Tout cela avec l'objectif unique de finir, à des années-lumière des cracks de l'époque les Locatelli, Balland et le regretté Jean Gadiolet !

En 84 j'ai continué mes études à Paris. Je préparais une thèse à l'école des Mines dans le quartier latin, alors je visitais régulièrement les magasins du Vieux Campeur ; j'ai dû y acheter ma première paire de skis Vandel... (2m15 ! A la librairie Gibert, j'avais réussi à me procurer l'ouvrage « mythique » que tout fondeur se doit de posséder : « de Vercors en Vasa » de C. Terraz. Lire pour un fondeur les récits de courses un peu partout en France et en Europe était aussi exotique que de parcourir pour un plongeur les aventures du Commandant Cousteau...

Pour skier je m'étais inscrit à un « club de parisiens », le CIHM (qui existe toujours), et les week-ends d'hiver on se déplaçait en bus sur le lieu des principales courses.

J'ai quelques souvenirs épiques de cette époque... :

Les 24h de Montbenoit, course aujourd'hui disparue, où nous étions partis en bus un vendredi soir, pour commencer à skier (par équipe de 4 quand même !) le samedi midi, redépart du bus le dimanche soir et arrivée à Paris lundi 6h ; la nuit du samedi, il y avait un « bal » sous chapiteau organisé pour l'occasion ; skier au son d'un des groupes vedette de l'époque (Gold de mémoire !) en voyant de temps à autre sortir quelques doubistes avinés du chapiteau c'était quand même surréaliste ! On avait dû terminer première équipe mixte, recevoir comme lot des chaises de camping, et j'ai également en mémoire le regard interloqué des parisiens qui nous avaient vu passer le lundi matin à 6h dans le métro avec les skis et les chaises de camping...

La traversée du Vercors ces années-là, s'effectuait par équipe de 2 : une année j'avais cassé un bâton au bout de 5 km, et j'avais fait les 45 restants avec un seul bâton ; évidemment aucun stand technique tout au long de cette traversée qui était réputée pour ses descentes héroïques...

Un week-end, on devait courir la Mara en Suisse, et en arrivant le samedi on nous a dit que la course était annulée... internet n'existait pas encore...

Une année, j'avais décidé de suivre un stage de biathlon au Grand Bornand, pour « essayer ». Idem, internet n'existait pas, et en arrivant sur place on m'avait annoncé qu'il n'y avait pas de stage faute de participants ! Du coup j'avais participé en « auditeur libre » à un stage de préparation au monitorat, j'avais l'impression de faire un peu partie « du milieu » moi le nordiste né loin des montagnes !

J'ai eu la chance aussi de vivre la période du passage de l'alternatif au skating, avec les intermèdes du demi-pas de patineur, des courses avec les traces de classique ravagées au bout de quelques

kilomètres, des skis de skating avec des carres métalliques... ; c'est rare d'avoir la chance de pouvoir vivre la mutation d'un sport comme ce fut le cas ces années-là.

Une année le marathon de Prénovel avait été déplacé aux Molunes faute de neige : la piste était de la glace vive et jamais je n'ai eu autant peur dans les descentes... Une espèce de « train de la mine » infernal sans possibilité de s'arrêter avec des obstacles humains un peu partout ! Vers midi la glace avait fondu, c'était devenu in-skiable et les derniers kilomètres avaient été effectués dans une espèce de canard glissé ancêtre du skating au milieu des flaques d'eau...

En 88 j'ai débuté ma carrière d'ingénieur à Evian où j'habite toujours 33 ans plus tard. Etre proche de la neige et la possibilité de skier régulièrement n'y est sans doute pas étranger.

Durant de nombreuses années, j'ai fait partie du ski club d'Evian, et comme tout club qui se respecte, nous avons « écumé » les principales courses de Haute-Savoie et du Jura et d'ailleurs. Un des « sénateurs » de la Transjurassienne était au club, et pour ma part j'ai dû en « faire » une quinzaine : des éditions ultra-froides, des éditions déplacées, des arrivées dans la grande rue à Mouthe, des passages en Suisse version 76 km, des traversées de marécages sur des parcours de repli... ; quelques souvenirs uniques aussi de moments rares où il me semblait avoir une glisse parfaite (ça devait être le début des Ceras) et où je glissais 10 m plus loin à chaque talus entre Bois d'amont et le Brassus que mes compagnons de « Transju ». Et à l'inverse la première où j'avais du refarter 4 fois dans la journée avec l'angoisse de peut-être ne jamais finir, comme quand j'arrivais au Chalet des Ministres en haut du Risoux complètement cuit avec encore 40 km à faire ! Et le plaisir aussi après l'arrivée d'aller à la fromagerie de Mouthe me réapprovisionner en Comté et Mont d'Or : c'est ça aussi le ski de fond !

Également deux Marcialonga en Italie, à l'époque où le skating était autorisé, et où déjà des kilomètres de neige rapportée permettaient à la course d'exister ; également des courses aujourd'hui disparues faute de neige comme la grande traversée du haut Bugey, la montée du cirque du fer à cheval... au total au fil des saisons plus d'une centaine de marathons durant « l'âge d'or du ski de fond ».

Comme mon travail ne me permettait pas de m'entraîner en journée, je sortais la frontale pour aller skier le plus souvent vers la Chapelle d'Abondance ; un soir le dameur n'avait pas trop apprécié mes traces toutes fraîches, et il n'avait rien trouvé de mieux pour exprimer son mécontentement que de déposer un gros tas de neige devant ma voiture... Il avait fallu user de diplomatie pour qu'il consente à le redéplacer et à m'éviter de passer la nuit dans la voiture. Parfois je croisais un renard le soir, et skier seul au clair de lune était une expérience inoubliable.

En 92, j'ai eu l'opportunité aussi d'assister aux épreuves de ski de fond des JO d'Albertville aux Saisies... A défaut d'avoir eu un quelconque niveau autorisant un rêve olympique, j'aurais eu au moins l'émotion de voir les Ulvang, Dahle et Fabrice Guy à Courchevel !

En 2006 (et 2008), j'ai vécu une expérience terriblement exotique au Japon, qui m'a permis de mêler mes 2 passions : le ski de fond et le voyage. Comme à l'époque j'avais un poste qui me permettait de me rendre régulièrement à Tokyo, j'en avais profité pour « faire un saut » à Sapporo afin de participer au marathon international du circuit de la Worldloppet : c'est là que j'ai acquis de haute lutte mon meilleur résultat sportif en ski de fond : terminer premier français... mais il faut avouer que j'étais le seul et unique !

Comme à priori je n'avais pas prévu d'emporter mes skis, j'avais interrogé l'organisation quant à la possibilité de louer sur place du matériel : on m'avait indiqué que ma pointure pourtant classique (43 !)

risquait de poser problème et que je ne trouverais sans doute pas « chaussure à mon pied ». Du coup, j'avais emmené chaussures et skis au Japon, ce qui dans le métro tokyoïte était encore plus original que quelques années avant dans le métro parisien... ; le comportement des skieurs japonais pendant la course fut également une expérience unique : leur politesse et leur souci de ne pas toucher les skis des voisins dans les montées lorsque je me remémorais les bouchons des premiers kilomètres de certaines courses populaires était d'un exotisme fou !

En 2015 j'ai décidé professionnellement de « faire de ma passion mon métier » et j'ai quitté mon poste d'ingénieur aux eaux d'Évian afin de créer mon agence de voyages sur mesure *ericandthetrip* ; j'ai eu un peu de temps libre cet hiver-là et j'ai décidé de le consacrer à la préparation de ma participation à la Vasaloppet : 20 ans que je n'avais plus fait de classique, alors il a fallu réapprendre le geste, se re-entraîner, re-farter. Mais c'est bien le graal de tout fondeur : une fois dans sa vie, vivre les 90 km qui relient Salen à Mora après des dizaines de Lamoura-Mouthe ! Arriver à la nuit tombante (mais vivant !) dans la rue principale de Mora, c'est quand même « le rêve ultime » pour tout fondeur qui se respecte...

J'ai (provisoirement ?) arrêté de courir, mais pas de skier : l'âge aidant on a sans doute moins envie de se faire mal et on privilégie plus le plaisir de skier. Lorsque l'enneigement est exceptionnel comme cette année, et malgré la Covid, on cherche les pistes rarement tracées, on apprécie davantage les conditions de neige où la glisse semble extraordinaire et où tout semble facile, on s'arrête parfois et on regarde autour aussi... Un peu comme les tendances du voyage « post covid » : on se laisse aller au « slow ski » pour mieux profiter du voyage, et la micro aventure on la trouve sur des portions de piste nouvellement tracées.

Les valeurs véhiculées par le ski de fond et plus généralement le ski nordique et qui m'avaient séduites enfant et adolescent, je continue à y adhérer et le fait qu'elles soient partagées par la majorité des pratiquants, sportifs ou non, a fait que je me suis toujours senti « bien » dans ce milieu : le goût de l'effort, le contact direct avec la nature, l'humilité, la simplicité, le respect... ; des valeurs que j'ai retrouvées à chaque fois que j'ai eu le privilège de croiser les champions de ce sport comme Martin Fourcade ou Marie Dorin et qui me font toujours aborder avec un a priori favorable celle ou celui qui pratique ce sport ; avec en plus toujours ce plaisir de la glisse et cette plénitude qu'on atteint parfois lorsque l'on sent que tout est réuni : le geste qu'on maîtrise, le corps qui « suit », la solitude du coureur de fond et les paysages d'hiver figés.

Le réchauffement climatique, lorsque l'on est fondeur depuis longtemps, on le constate malheureusement : alors on y est particulièrement sensible parce que ça touche directement ses passions...

Et maintenant, me reste-t-il des rêves en matière de ski de fond ?

Peut-être encore une course « loin » par exemple aux États-Unis, pourquoi pas en Australie ; skier en Laponie, déposer dans une descente ou en haut d'un talus Martin Fourcade ou Maurice Magnificat (même pas en rêve !) ; j'aurais bien aimé être champion olympique du 50 km aussi, mais ça, ce sera dans une autre vie !



Transjurassienne, 1986 - en alternatif, la neige qui brasse ☹️



Grand prix du pays Rochois (club de Jean-Marc Gaillard), 1991



Envolée Nordique (Chapelle des Bois), 1993 - dossard 224



Arrivée de la Marcialonga (Italie), 1993 - dossard 1474



Marathon des Glières, 2001 - dossard 307



Marathon de Sapporo (Japon), 2006



Marathon des Glières, 2014



Arrivée de la Vasaloppet (Suède), 2015